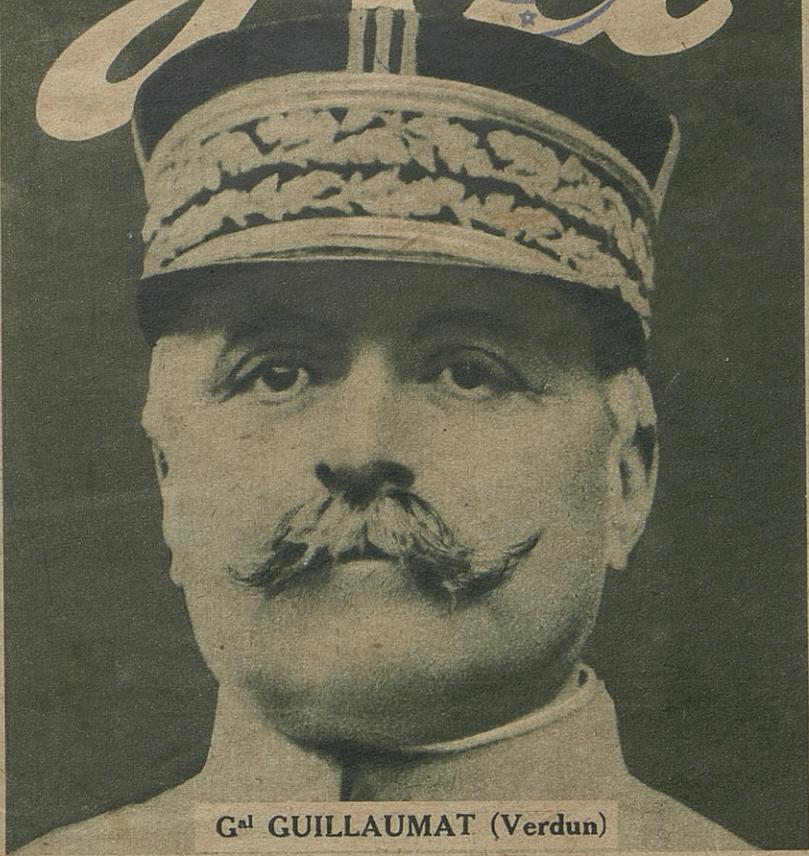
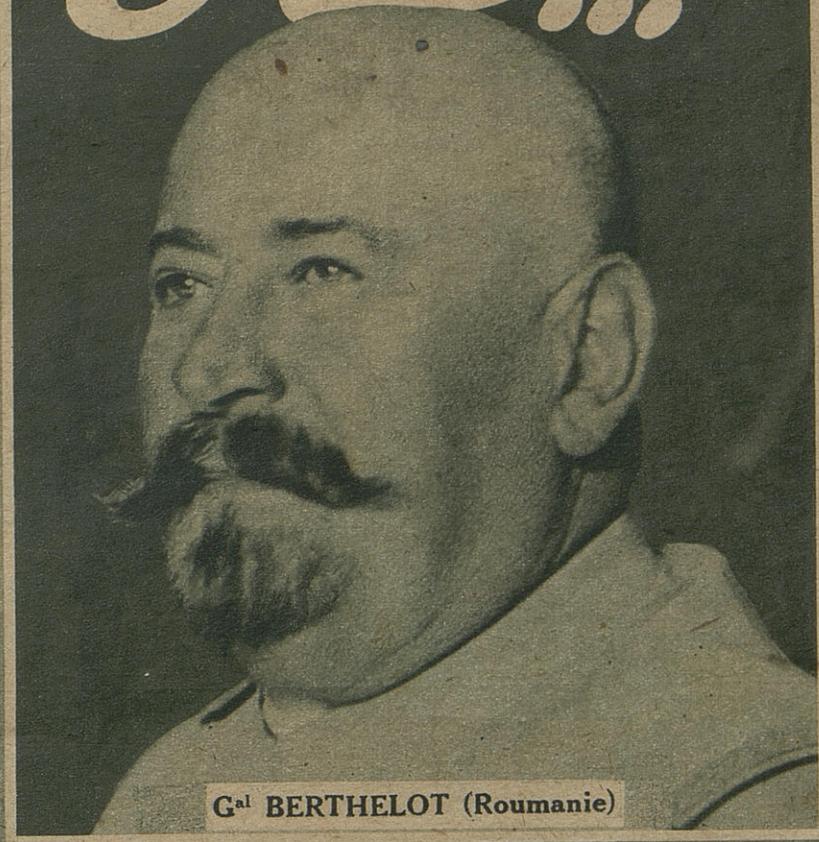


Zil



G^{al} GUILLAUMAT (Verdun)

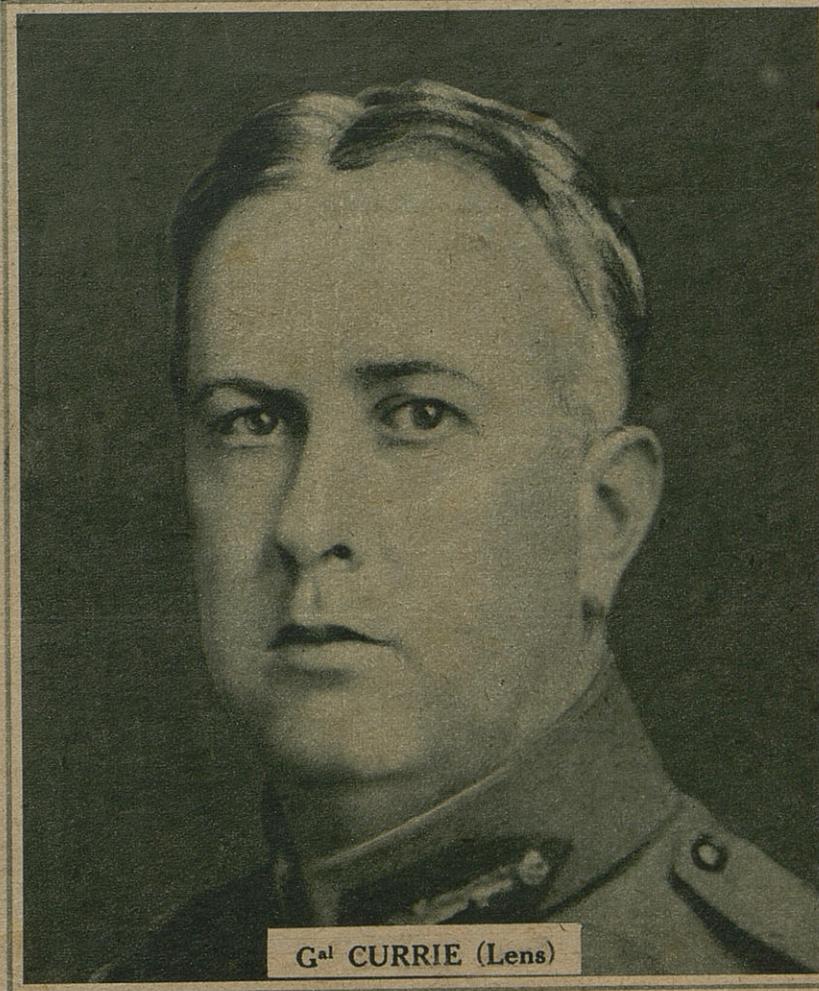
vil...



G^{al} BERTHELOT (Roumanie)



DUC D'AOSTE (Carso)



G^{al} CURRIE (Lens)

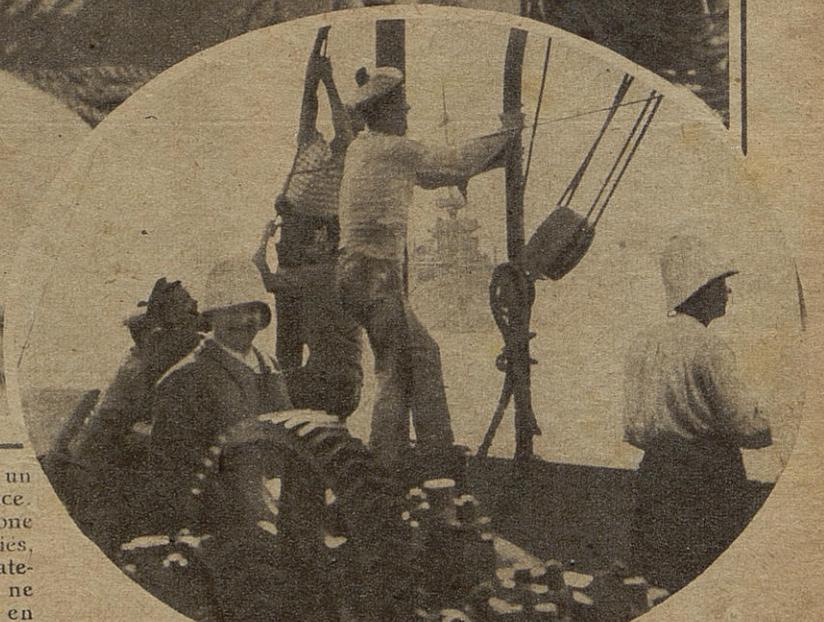
L'unité du front réalisée

FOP. 47



Les canonniers pointent leur pièce contre le sous-marin.

La vigie attentive a remarqué au loin un sillage insolite. Est-ce un sous-marin ? Il est difficile de s'en rendre compte à cause de la distance. Mais à bord du patrouilleur, à qui incombe la surveillance de cette zone de la Méditerranée particulièrement sillonnée par les transports alliés, il convient de prendre toujours les devants. Automatiquement, les matelots gagnent leur poste ; et d'ailleurs, dans les tourelles, les artilleurs ne quittent jamais leur canon. Au lieu de s'éloigner le patrouilleur fonce en avant, cherche le pirate qui se cache pour l'attaquer en face et le couler.



Un cuirassé passant à bâbord du patrouilleur



Le 1^{er} août, le pape Benoît XV adressa aux chefs des peuples belligérants une note en faveur de la paix dont les principes étaient *lestatu quo ante*, l'arbitrage obligatoire et la liberté des mers. Mais le document pontifical, qui fut publié le 17 août, est vague et équivoque sur les revendications des Alliés et ce sont en réalité

les offres austro-allemandes que Benoît XV a transmises aux nations de l'Entente. En conclusion, l'initiative du pape, quelles qu'en soient l'origine et la portée, ne semble pas offrir beaucoup de probabilités de produire un changement effectif dans la situation. L'Allemagne elle-même n'a pu se mettre d'accord avec ses alliés.

"QUE J'AI DONC FAIM!"

(Feuillets du carnet de route d'un instituteur allemand, soldat au 72^e régiment d'infanterie de réserve.)

Le soldat allemand au carnet de route duquel nous empruntons les extraits ci-dessous — les plus suggestifs à notre avis et qui peuvent se résumer par le titre que nous avons donné à cette page — était, en temps de paix, instituteur à Honolulu. Il s'appelle Hermann Gerken et servait au 72^e régiment d'infanterie de réserve, lorsqu'il fut fait prisonnier et dirigé sur un camp de l'arrière par la gare de triage de Dijon.

On va voir par ces extraits de quelle manière la faim tennaille les estomacs allemands; on y verra aussi comment s'exprime sur le compte de ses officiers, de ses camarades et ce que pense du militarisme prussien et de la guerre en général, cet homme qui, faisons-le bien remarquer, est un instituteur allemand, c'est-à-dire un champion diplômé et patenté de la "fameuse Kulture germanique".

Mercredi 31 janvier 1917. — Que pense le Gouvernement du manifeste des pangermanistes au Chancelier?

Messieurs les généraux, les conseillers d'hygiène, les conseillers privés, les fabricants, les propriétaires, les pasteurs et les rédacteurs, etc..., ignorent que leurs exigences, à l'heure actuelle, signifieraient notre perte. Il faudrait qu'en deux heures ces Messieurs fussent équipés, et qu'en vingt-quatre heures ils fussent devant Verdun. Ils verraient alors sous un tout autre jour les difficultés de cette guerre.

Dimanche 4 février. — Le tiers de boule de pain que nous touchons par jour ne fait pas long feu; je n'en fais qu'une bouchée au petit déjeuner.

Lundi 5 février. — Kruse apporte la nouvelle de la déclaration de guerre des Etats-Unis. Nous l'avons accueillie avec calme, confiance et satisfaction. Mais chaque fois que j'y pense, un frisson me passe par tout le corps.

Le 9 février. — Ma prière du soir a été: « Mon Dieu! faites que le monde soit raisonnable et faites régner la paix entre l'Allemagne et l'Amérique. Amen! »

Le 10 février. — Je ne suis plus convaincu que la mort au champ d'honneur ou tout autre sacrifice puisse servir la cause de mon avenir ou de l'avenir du peuple allemand. Tout ce que j'ai vu récemment dans mon pays n'est que mensonge et imposture (*Lug et Trug*), à l'exception de ce que j'ai vu à la maison. Si tout de même la vérité pouvait se dévoiler un jour, il faudrait que je puisse survivre à la guerre!!!

Samedi 3 mars. — A 9 heures du matin, en route pour Marville. Je me présente au bureau d'où on m'envoie seul à Flessigny, à pied. Je fais un petit détour par le cimetière de Marville qui se trouve sur la croupe d'une haute montagne. Magnifique panorama... Au centre du cimetière, petite chapelle délabrée, dalles arrachées, tableaux lacérés, statues brisées... J'arrive à la 5^e compagnie et me présente au sergent Lippert... En mâchant le pain qu'il me fait donner, je casse une attache de mon râtelier. Dans la cour, 10 hommes font le « bal » pour avoir entamé leurs vivres de réserve devant Verdun. « C'est une honte », etc... « C'est ça la reconnaissance de la Patrie! », etc... Voilà ce que disaient les camarades autour de moi. A la visite, le médecin m'ordonne de retourner à Montmédy à cause de mon râtelier. J'ai été frappé de l'état famélique de mes camarades; ils ont toujours faim, et surtout envie de pain; et il paraît que les vols sont devenus fréquents. On a formé ce soir un renfort pour le régiment.

Dimanche 4 mars. — Je repars pour Montmédy... Le soir même je reviens à Flessigny... Je me présente au lieutenant Thurm. Et la conversation s'engage:

— Votre râtelier est réparé?

— Non, mon lieutenant.

— Ça ne fait rien. Vous allez monter en ligne. Au 72^e, arrangez-vous comme vous pourrez. Vous mangerez avec vos doigts ou bien vous mastiquerez avec vos fesses... Rompez!!!

Quelle grossièreté de la part d'un lieutenant!

Je donne la moitié de mon pain aux camarades qui le mangeaient des yeux.

Vendredi 9 mars. — Les hommes ne vont-ils pas jusqu'à transformer la ferre en asile d'aliénés? Le mess des officiers est là-haut, sur

*Hart ist der Krieg
Schwer ist die Zeit
Unser werde der Sieg.
Friede sei nicht mehr weit.*

UN AUTOGRAPHE D'HERMANN GERKEN

Ces quatre vers qui peuvent se traduire: « La guerre est pénible... Les temps sont durs... La victoire sera à nous... La paix n'est plus éloignée... » servaient d'épigramme au carnet admirablement tenu de l'instituteur Hermann Gerken. Ce "Tagebuch" comprenait 72 feuillets, dont plusieurs, primitivement écrits au crayon, avaient été soigneusement "repasés" à l'encre. En tête de ses réflexions notre instituteur avait encore écrit: « L'idéalisme allemand constitue la force principale de notre nationalité et la garantie de notre prédestination. » On va voir dans cette page, véritable Chanson de la Faim, de quelle nature étaient les préoccupations de notre « idéaliste ».

la montagne. Un orchestre agrémenté le repas de ces Messieurs des airs les plus gais. Et à 80 mètres de là s'élève la chapelle mortuaire dans laquelle quelques cadavres gisent encore dans leurs toiles de tente. Un peu à gauche, c'est la scierie où l'on est en train d'exhumer la dépouille du référendaire (?) pour la mettre dans un cercueil en zinc qui vient d'être soudé pour être envoyé en Allemagne.

Samedi 10 mars. — Ayant appris ce soir que nous aurions un coup de main à exécuter ces jours-ci, beaucoup de mes camarades manifestèrent du mécontentement et de la mauvaise humeur.

Lundi 12 mars. — Ce matin, à 1 heure, arrivée en ligne pour notre coup de main... Estomac vide et faim cuisante...

Mardi 13 mars. — Ce matin, distribution d'eau-de-vie qui donne lieu, une fois de plus, à des scènes pénibles. Beaucoup en absorbèrent trop (moi je n'en bois pas); ils tinrent des propos incohérents, tempêtèrent et tombèrent finalement comme des masses. L'opération fut décommandée. Ce fut un véritable soulagement.

Samedi 17 mars. — L'ennemi se venge sur le 66^e par un tir violent d'artillerie. Toute la journée on vit les colonnes de brancardiers de la compagnie sanitaire traverser la plaine, précédées par un homme portant le drapeau de la Croix-Rouge, suivi des grands blessés portés sur des brancards et du cortège clopinant des petits. Je ne peux plus voir cette misère!!! Le soir, comme à l'ordinaire, des navets, et j'ai si faim!!! C'est la raison pour laquelle j'ai refusé de me faire inscrire comme volontaire pour une patrouille.

Dimanche 18 mars. — Nouvelle patrouille de notre part. 1 prisonnier. De 5 à 6 h. 30, attaque française sur le 66^e. Canonnade violente. Notre tir de barrage fut réussi on ne peut mieux. J'ai vivement souffert de la faim toute la journée; le pain blanc ne rassasie pas et on en a trop peu.

A 4 heures du matin on nous relève. Le chemin du retour est épouvantable. Nous nous égarons dans les trous et les réseaux de la forêt déchiquetée. Finalement, à 5 heures, nous arrivons à la position de réserve.

Lundi 19 mars. — J'ai souffert de la faim toute l'après-midi et, après le repas du soir,

toute la nuit. Aussi n'ai-je fait que deux voyages pour la corvée de transport du matériel.

Mardi 20 mars. — Rien qu'une demi-boule de pain blanc. Trop peu.

Samedi 31 mars. — Il est 7 heures du matin, et j'ai déjà mangé tout mon pain. Il va falloir que je tire la langue jusqu'au soir. Un camarade m'a donné les croûtes calcinées de son pain. Quel délice!!!

Lundi 2 avril. — N'y tenant plus, j'ai dévoré le reste de mon pain blanc à 10 heures. Ça ne m'a pas rassasié. J'ai souffert de la faim jusqu'à 9 heures du soir.

(Même refrain le 3 avril.)

Jeudi 5 avril. — Je pars avec le campement à la Jagerschluft.

Vendredi 6 avril. — Holzmeier s'est suicidé.

Le 13 avril. — Pour toute nourriture, une pincée de beurre et un tiers de boule. C'est tout à fait insuffisant. Il va se produire une catastrophe si nous n'en touchons pas plus en ligne.

Dimanche 15 avril. — Un pain blanc pour deux jours. Insuffisant.

Mardi 17 avril. — Ordre de mise en marche. Pour deux jours, deux tiers de boule. Départ à 1 heure, à pied, par Buzancy, pour Saint-Armoise. Le lendemain, continuation de la marche. Dîner à Le Chesne. Nous nous installons à notre aise, près du canal, dans un mess d'officiers, Stellvertreter, dont j'ai enfoncé la porte. Après un quart d'heure de repos, nous repartons pour Baalons. Pas mangé une miette de pain de toute la journée. Le soir, distribution de soupe, à cause du manque général de pain.

Le 25 avril. — J'occupe le poste de guetteur n° 2. J'y trouve les inscriptions suivantes:

*Wir kämpfen nicht für Vaterland,
Wir kämpfen nicht fürs Brot,
Wir kämpfen für die Reichen nur.
Für Deutschland Hungersnot!
Wir armen Teufel frieren tot.*

(Ce n'est ni pour la Patrie,
Ni non plus pour le pain
Ou'on est en train de se battre.
C'est pour les riches seulement,
Pour que l'Allemagne crève de faim!)

Et nous, les pauvres diables, nous mourons de froid.

Vendredi 27 avril. — J'ai malheureusement été obligé de f... une râclée à Hadrich, à cause de ses sentiments infâmes et de ses procédés au moment de la distribution du pain. Que c'est triste!

Dimanche 29 avril. — Comme nous n'avons pas touché de pain aujourd'hui — rien que de la marmelade, — il faut que la moitié de boule d'hier et les biscuits arrivent à suffire.

De 8 heures du soir jusqu'au matin, faim intolérable.

Mercredi 2 mai. — Maigre soupe au riz. Que j'ai donc faim!!!

Mardi 19 juin. — Les soldats allemands sont en grande partie horriblement bêtes, surtout les combattants. Bien qu'ayant beaucoup appris, quoique sachant lire et écrire, ce dont ils ne se servent pas assez pour continuer à s'instruire, ce qui leur fait défaut c'est la réflexion naturelle et le discernement. Ce manque d'initiative personnelle, l'armée alle-

J'ai vu.

mande, le peuple allemand, le payent d'un lourd tribut de sang.

Mercredi 20 juin. — Distribution d'eau-de-vie. J'ai bu ce don de la Kulture prussienne, pour pouvoir supporter la vie de la Kulture prussienne.

Dans la nuit, relève pour rester en soutien. Arrivé à bon port.

Jeudi 21 juin. — Ce soir, à 8 h. 30, attaque sur le Téton.

Vendredi, 22 juin. — Ravitaillé le bataillon engagé en munitions. J'ai vu de mes propres yeux le pitoyable spectacle de l'attaque

manquée d'hier et, une fois de plus, j'ai été éceuré. Après avoir rempli notre périlleuse mission, qui avait exigé une tension extrême de toutes nos pauvres forces, nous rentrâmes au logis, à 2 heures du matin, trempés jusqu'aux os.

Mercredi 27 juin. — Relevés à 2 h. 30 du matin. Arrivée à Torgauerlager vers 5 heures. Il y avait là une baraque en bois à l'extérieur de laquelle était suspendue une glace réquisitionnée. Nous nous y regardâmes, Hansel et moi, pour voir où en étaient nos barbes. Au même instant, un feldwebel rengagé, qui

avait passé quinze jours tranquilles à l'abri de son petit appartement propre, pendant lesquels nous avons vécu quinze jours pleins d'embûches dans la boue, hurla de l'intérieur : « Voulez-vous me f... le camp de là et ne pas décharger vos poux devant ma porte ! Allez vous regarder dans la glace de votre feldwebel ! » Nous jetâmes un dernier regard dans la glace et nous nous en allâmes. Voilà le militarisme, le militarisme prussien, que le monde entier veut détruire ! Espérons que ces fieffés coquins de Prussiens (*diese Preussischen Schurken*), seront profondément humiliés !!!

A DANNEMARIE, LE TROISIÈME ANNIVERSAIRE DU RETOUR DES FRANÇAIS



Le 7 août dernier, il y eut trois ans que les soldats français réapparurent sur la terre sacrée d'Alsace, apportant la sublime espérance à ces populations qui, depuis 44 ans du pire esclavage, avaient conservé intacte leur foi envers la mère patrie. A cette occasion, le général

— un enfant des pays annexés qui commande actuellement le corps d'armée occupant la région de Dannemarie — a passé en revue les troupes placées sous ses ordres et a remis des récompenses à ses vaillants soldats. Acclamé par les habitants, le général embrassa l'une après l'autre les gentilles fillettes qui lui avaient apporté des bouquets de fleurs d'Alsace, cependant que les régiments défilaient.



Un coup de pointe irrésistible.

Un adversaire inattendu.

Nos alliés d'outre-Manche viennent de montrer à Langemarck que la baïonnette, cette arme qui jusqu'ici semblait être exclusivement française, n'a plus de secret pour eux. Ils sont allés à l'assaut avec une fougue qui n'a d'égale que celle des zouaves et des vitriers, et les Allemands n'ont pu que détalier devant leurs terribles pointes. C'est que Tommy depuis

S'ENTRAINE AVEC " ROSALIE "

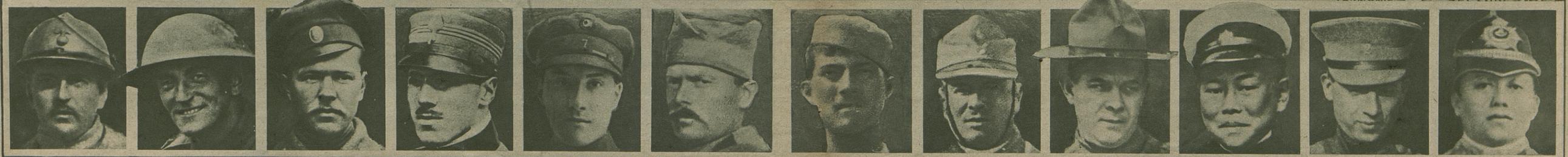


La parade du mannequin.



L'éducation des chiens de guerre.

trois ans n'a pas cessé de faire sa cour à " Rosalie ". Aussi bien dans les camps d'instruction en Angleterre que dans les cantonnements à l'arrière, les soldats britanniques s'entraînent à manier la terrible fourchette, et pour se donner plus de cœur à l'ouvrage ils donnent à leurs mannequins d'entraînement l'aspect d'un Hindenburg bourré de paille. Cela leur donne plus de cran pour se préparer à leurs irrésistibles assauts.



FRANÇAIS

ANGLAIS

RUSSE

ITALIEN

BELGE

SERBE

MONTÉNÉGRIN

ROUMAIN

AMÉRICAIN

JAPONAIS

PORTUGAIS

SIAMOIS

UNE CARTE QUI MONTRE QUE L'ALLEMAGNE A SOULEVÉ CONTRE ELLE L'EXÉCRATION DU MONDE ENTIER

« Les forces alliées comprennent les forces de tous les peuples libres du monde, » disait récemment Lloyd George dans un magistral discours sur la situation générale de la guerre. Et cette carte est en quelque sorte la meilleure illustration de la parole de l'éminent homme d'État : les

Empires du Centre y figurent en noir, les Forces alliées en blanc et les Neutres — puisqu'il en est encore — en grisaille. A l'appel de la France, qui soutint la première, avec la Belgique, l'agression des Empires de proie qui prétendaient instaurer, comme base de la vie sociale et internatio-

nale, la Force en dehors du Droit, la Russie, l'Angleterre, le Japon, l'Italie, le Portugal, la Roumanie, la partie de la Grèce fidèle à ses traditions, l'Amérique et enfin la Chine, ont répondu : « Présent ! » Cette unanimité des grands peuples libres dans l'exécration de l'Allemagne, véri-

table *hostis humani generis* — l'ennemi du genre humain, — n'est-elle pas, avec la preuve qu'elle est juste, notre cause qui a su rallier à elle les quatre cinquièmes de l'univers, que le monstre germanique, qui a ligné contre lui un pareil faisceau de nations, finira bien par être écrasé ?

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Il indiqua, à l'aide des manettes de commande :

— En arrière, lentement : huit nœuds.

On entendit le bruit lent du moteur et le lent tournoisement de l'arbre de couche de l'hélice. Cela dura trois ou quatre secondes à peine au bout desquelles von Hartig commanda :

— Halte !

Puis il se tourna vers Levinski et lui dit :

— Nous allons voir si nous nous sommes dégagés en tentant de descendre lentement.

Cette fois il opéra directement sur les manettes de plongée. On était immobile à huit mètres sous le niveau de la mer. Les cadrans indiquèrent bientôt moins neuf mètres, puis moins dix mètres.

Von Hartig attendait, calme en apparence, maître de soi-même, mais anxieux sur le sort du bateau qu'il commandait. Et soudain le sous-marin perdit de son horizontalité. Il n'enfonçait plus que par l'arrière : l'avant, insuffisamment dégagé, demeurant prisonnier dans le filet. De nouveau il indiqua :

— Halte !

Tout bruit cessa. Hartig se retourna et regarda Levinski qui surveillait ces diverses manœuvres.

— Nous sommes bien accrochés, dit le commandant.

— C'est ce qu'indique en effet cette déviation, répondit Levinski... Et que comptez-vous faire ?

— Il n'y a plus, je crois, le choix des moyens. Je vais plon-

ger à fond. Mes blindages ont été éprouvés à cinquante-cinq mètres. Nous allons plonger jusqu'à vingt mètres. Il faudrait un concours de circonstances très contraires pour que nous ne reprenions pas notre liberté. C'est bien votre avis ?...

l'officier. Nous allons manœuvrer vigoureusement pour nous dégager. Le choc sera peut-être rude. Attention à vos pièces...

Ainsi il passa dans toutes les chambres rapidement. Il rencontra son ordonnance Willy Milner qui le salua respectueusement et lui dit bien simplement :

— A votre service, capitaine...

Levinski le remercia puis continua sa visite. Dans la chambrée des marins il trouva Grus qui marchait de long en large.

— En cas d'alerte tu n'as pas d'autre poste à prendre que la pièce sur le pont ?

— Non, mon capitaine.

Il était tout pâle et avait l'œil mauvais. Il ne pouvait pas rester immobile et il marchait en grognant.

— Bon Dieu... Bon Dieu... Bon Dieu.

La visite de Levinski avait duré quelques instants à peine. Il remonta au poste central et dit à von Hartig qui attendait :

— Tous sont à leur poste ! Je les ai prévenus... Quand vous voudrez...

C'était la formule habituelle signifiant que tout le monde à bord était prêt à obéir. Hartig répliqua :

— C'est bien.

Puis il commanda :

— Doucement en l'air.

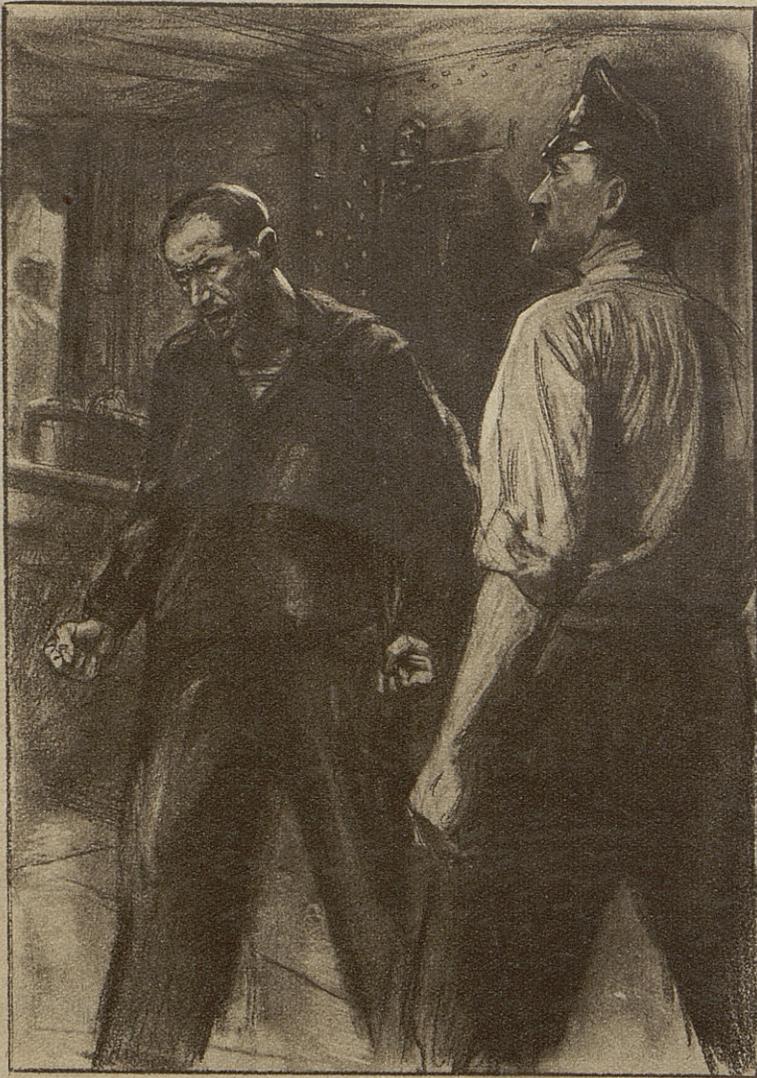
Les moteurs recommencèrent à marcher. Les réservoirs rejetèrent, sous la pression de l'air comprimé, un peu du liquide qu'ils contenaient. Et presque aussitôt Hartig, coup sur coup, indiqua la marche en arrière — pour se dégager, — et la plongée brusque.

Il y eut comme un bouillonnement à l'extérieur du navire puis le bateau prit une position violemment inclinée, l'avant restant suspendu dans l'eau. La manœuvre fut si brutale que des hommes glissèrent et tombèrent sur le sol.

Hartig demeura devant les manomètres de plongée, agrippé à une poignée de métal fixée dans la cloison. De son côté, Levinski s'était appuyé à l'une des portes de communication et s'était maintenu debout, comme il pouvait. Il y eut une confusion à bord, puis de l'anxiété et enfin le besoin de savoir. Bientôt le sous-marin reprit sa position horizontale et retrouva sa stabilité. Où était-on ? A quelle profondeur avait-on plongé ? Le commandant regarda l'appareil indicateur. Il marquait moins dix-huit mètres. Le sous-marin était descendu à dix-huit mètres sous l'eau et s'était dégagé du piège qui le retenait. L'*U-51* était sauvé.

— Dix-huit mètres... Nous avons réussi... annonça von Hartig.

A bord du sous-marin, où la secousse avait été grande la fin de l'alerte amena une détente parmi tout l'équipage. La nuit se passa sans autres incidents, le bateau demeurant entre deux eaux après avoir pris du large. A cinq heures du matin il remonta prudemment à la surface. Hartig et Levinski



Grus marchait en grognant : « Bon Dieu... Bon Dieu... Bon Dieu... »

— Je crois, en effet, que c'est une manœuvre raisonnable.

Un événement imprévu, la présence d'un danger avaient placé ces deux hommes au même niveau moral. L'un et l'autre n'avaient plus qu'une seule préoccupation et qu'une seule pensée : sauver le navire et son équipage. Toutes leurs forces et toutes leurs volontés étaient tendues pour obtenir ce résultat.

— Tout le monde est bien à son poste... veuillez vous en assurer rapidement.

Levinski descendit dans la chambre des machines. Les hommes de service étaient là, chacun à la place qui lui était assignée, attendant du poste central les signaux lumineux qui étaient les ordres auxquels il devait obéir. Dans les chambres de torpille d'autres hommes attendaient, debout, sans rien dire. Ceux-là qui, en la circonstance, n'avaient rien à faire qu'à attendre, semblaient moins calmes — tant il est vrai que l'action seule distraie du danger... Ces marins, lorsqu'ils virent entrer Levinski, tendirent vers lui des faces pâles et curieuses.

— Nous sommes accrochés... leur dit

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'*U-24*, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'*U-24* et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après, Levinski, nommé second à bord du sous-marin *U-51*, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer immédiatement à bord de l'*U-51*, qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste sous les ordres de von Hartig. Après avoir expliqué à son second les buts de leur croisière, von Hartig lui recommande d'accomplir son devoir d'officier sans faiblir et de bannir toute sentimentalité. Les premières heures à bord s'écoulent sans autres incidents que la réception d'un ordre par T. S. F. enjoignant de couler tous les navires neutres ou non. Levinski écrit à son amie Maria Lesser. Celle-ci va voir à l'hôpital un officier blessé, ami intime de Levinski, et lui avoue qu'elle est un agent indicateur, et que, chargée d'espionner les officiers, elle a causé l'embarquement de Levinski à bord du sous-marin. Mais transformée, transfigurée par l'amour du jeune officier, pour la première fois elle a honte de sa vie passée. Comment racheter tant d'infamies ? Cependant Levinski continue sa croisière à bord de l'*U-51*. Il ne pense qu'à Maria. Dans sa solitude, il idéalise son amie, et il lui dresse un autel dans le fond de son âme. Il était précisément occupé à écrire pour elle son journal de bord, lorsque Hartig entra dans sa cabine : « Nous sommes pris dans un filet, lui dit-il... »

étaient levés l'un et l'autre et montèrent sur la passerelle. Le soleil montait à l'horizon et le ciel, épuré par un vent d'ouest, promettait une belle journée. La mer était calme et fraîche... Elle avait bon aspect et on y eut navigué avec confiance. Très loin un vapeur marchait vers l'ouest et prenait la route des Amériques. On ne voyait plus la côte armoricaine que comme une mince bande grise froncée de dentelle blanche : l'écume sur les récifs.

Hartig, pensait à l'alerte de la veille. Il résuma son impression par ces mots.

— Nous nous en sommes tirés à bon compte.

Levinski hocha la tête en manière d'approbation.

— Ce que je craignais reprit le commandant c'étaient les écueils... Cette mer en est pleine et si bien faites que soient nos cartes il est de ces pierres qui peuvent avoir échappé au sondage. D'autre part l'ennemi place souvent ses filets dans des passes étroites. Si nous nous étions déchirés sur un de ces coupants...

— Nous ne goûterions pas l'exquise fraîcheur de cet air matinal acheva Levinski.

— Et l'Allemagne compterait une unité de moins pour la défendre et l'aider à vaincre acheva Hartig.

Quelques instants plus tard les deux officiers rentrèrent à l'intérieur du submersible et l'U 51 avança au périscope. Sa marche était régulière et sûre. Levinski s'accoutumait peu à peu à la vie de bord. Les trois premiers jours, cette vie lui avait semblé pesante et l'atmosphère insupportable. A vrai dire l'air n'était pas mauvais, ni saturé comme dans les premiers sous-marins. Ici la provision d'oxygène était importante et outre qu'on possédait à bord les moyens d'en produire, l'aération se faisait fort bien par les tubes de ventilation parallèles aux deux péris-

copes. La nourriture par ailleurs était assez bonne, autant que peuvent l'être des mets préparés à l'avance. D'ailleurs Levinski était homme à supporter des privations et à accepter d'un cœur ferme des misères physiques ; mais ce qui le privait par-dessus tout c'était l'obligation de demeurer dans un cadre aussi étroit. Sans possibilité d'en sortir et dans le voisinage immédiat d'un homme qu'il n'aimait pas, pour qui même il éprouvait de l'antipathie, en présence duquel il ressentait comme un

malaise. Tous les raisonnements ne pouvaient rien contre ce sentiment.

De cinq heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi l'U 51 avança à une bonne vitesse, sans que rien d'anormal retardât sa course. A quatre heures cinq, comme Hartig était au périscope il aperçut sur la glace de l'appareil à environ un mille à tribord un petit vapeur isolé. Il commanda de marcher vers lui et fit appeler Levinski

ravitaillement de l'ennemi, nous le cou-

lons.

Levinski ne répondit pas. Après quelques instants de silence il demanda :

— Vous avez besoin de mes services.

— Oui... restez.

Quand le sous-marin ne fut plus qu'à une trentaine de mètres du vapeur Hartig donna l'ordre d'émerger...

La manœuvre fut très rapide. Le capot ouvert, Hartig bondit sur la passerelle. En un instant trois canonniers et leurs servants furent à leurs pièces, sorties de leur cavité avec une rapidité prodigieuse. Les canons avaient basculé, en un mouvement automatique d'une remarquable précision et ils tendaient leurs gueules mobiles vers l'ennemi, tandis que debout, les servants tenaient en mains les obus de rechange. La manœuvre avait duré à peine quarante secondes.

GÉRARD BAUER.
(A suivre.)

UNE SEMAINE DE GUERRE

Du 15 au 20 août.

MERCREDI 15 AOUT. — L'offensive anglaise reprend autour de Lens, les positions allemandes enlevées sur 3.200 mètres.

— La note du pape est transmise à l'Angleterre.

JEUDI 16. — Les Anglais prennent Langemarck.

— Désordres graves à Sadabell (Espagne).

VENDREDI 17. — M. Métin devient sous-secrétaire d'Etat du blocus.

SAMEDI 18. — Troubles en Bohême.

— Les avions français jettent 13.000 kilos d'explosifs sur les établissements militaires de Colmar, Frescaty, etc.

— Engagement de patrouilleurs dans la baie d'Héligoland.

DIMANCHE 19. — Nouvelle avance anglaise près de Poëlcappelle.

— Les Bulgares lancent 2.000 obus sur Monastir.

— La moitié de Salonique est détruite par un incendie.

LUNDI 20. — Les Français prennent le Mort-Homme, Cumières, la cote 304 et font 5.000 prisonniers.

— Les Italiens remportent une victoire sur l'Isonzo et font 7.500 prisonniers.

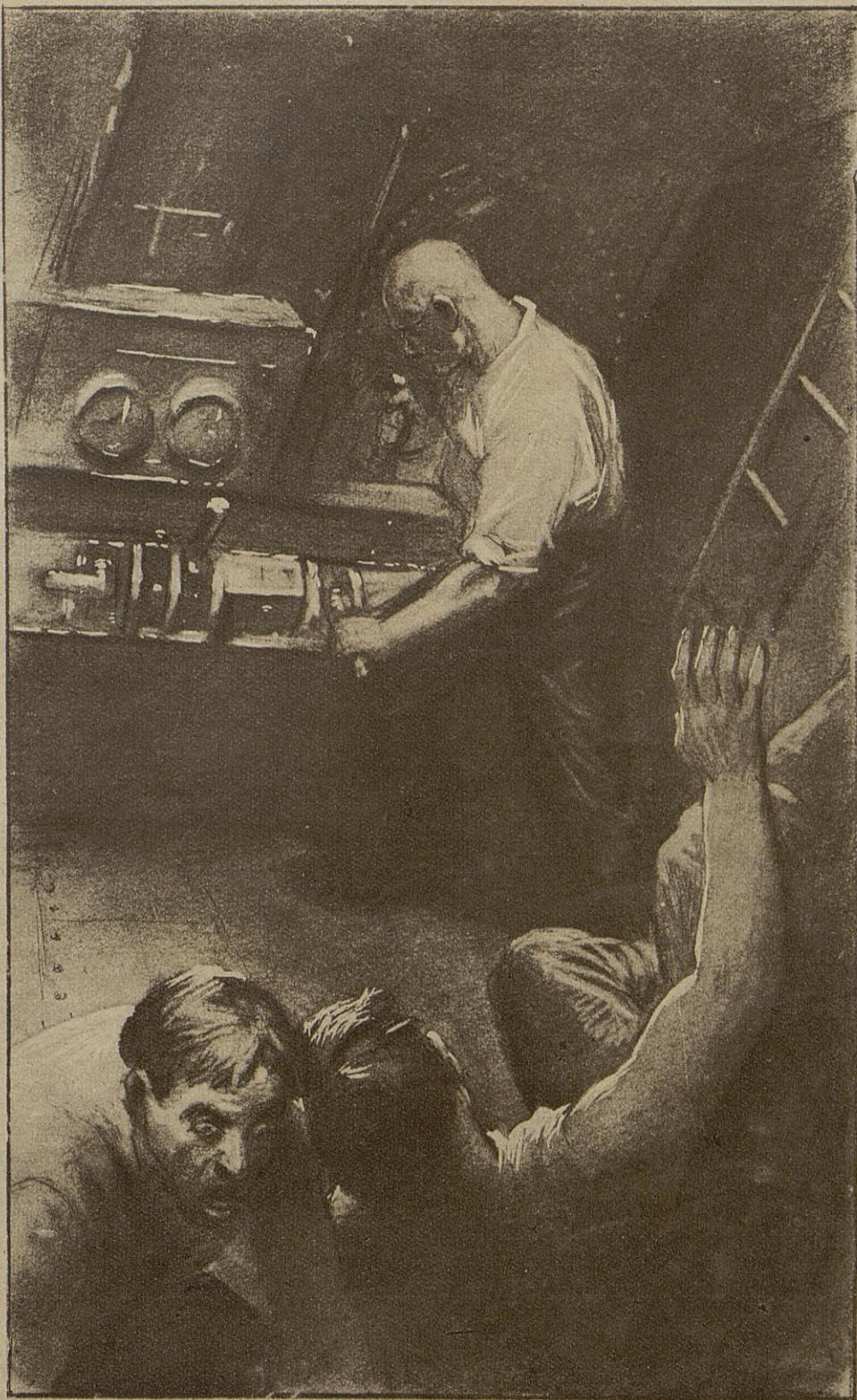
MARDI 21. — Les Français prennent Regnéville, Samogneux et la Côte de l'Oie.

— Sur le Carso, la ligne autrichienne fléchit, les Italiens ont 20.500 prisonniers.

— Parlant devant le Reichstag le chancelier allemand Michaelis fait une réponse fuyante concernant la note pontificale de la paix.

— L'offensive de Mackensen reprend en Roumanie mais nos alliés résistent avec succès.

— Le Labour Party anglais confirme son vote sur Stockholm mais avec une majorité infime de 3.000 voix au lieu des 125.000 du premier vote.



Hartig demeurait devant le manomètre de plongée agrippé à une poignée de métal fixée dans la cloison.

qui était à ce moment au carré des officiers. Quand Levinski fut présent Hartig lui dit :

— Regardez à l'appareil.

Levinski se plaça devant l'écran lumineux qui reflétait le champ marin.

— Eh bien? Vous voyez.

— ... Un vapeur?

— Oui... J'ai donné l'ordre qu'on marche à sa rencontre. Nous allons le visiter. S'il fait la moindre résistance ou si les marchandises qu'il transporte servent au



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



SOUS LE FEU DES BATTERIES ALLEMANDES DE MONTFAUCON



Le document à sa véritable échelle.

A l'heure où nous mettons sous presse, la seconde bataille de Verdun se développe et la 2^e armée que commande le général Guillaume, en enlevant le Mort-Homme, Cumieres et la cote 304 et en faisant plus de 6 000 prisonniers, a atteint les objectifs qu'on lui avait désignés. Malgré l'intense bombardement des batteries allemandes de Montfaucou et de Malancourt, nos soldats passèrent. Cette extraordinaire photographie — très agrandie, on le voit, — a été prise par un

de nos correspondants qui se trouvait dans les tranchées en avant du bois d'Avocourt. Dresse au-dessus du parapet, il comptait photographier les tranchées adverses, lorsqu'un 380 allemand, tiré trop court, éclata à 20 mètres de lui, lui permettant ainsi de prendre un cliché sensationnel. Couvert de terre et de poussière, mais toujours imperturbable, notre opérateur sortit sans une écorchure du trou où il avait été enfoui par l'explosion : il avait un document comme on n'en voit pas souvent.

LA VAGUE DE CHALEUR A NEW-YORK



Alors que sur le front occidental la pluie transformait en bourbiers impraticables les tranchées et les plaines des Flandres entravant momentanément l'effroyable offensive anglaise, une vague dépassant 40° en moyenne de chaleur s'abattait sur le Nouveau Monde, se faisant particulièrement sentir à New-York,

où nombreux furent les accidents mortels. Tandis que Tommies et poilus demandaient anxieusement du soleil pour pousser à fond leurs attaques, les New-Yorkais devaient abandonner leurs habitations pour coucher en plein air sur les toits de leurs gratte-ciel ou dans leurs cours, et ce, dans des costumes plutôt sommaires.

URODONAL

modifie l'hérédité arthritique

« Les morts dominent les vivants. »

(AUGUSTE COMTE.)



Tout enfant d'arthritique sera un arthritique. Des son plus jeune âge, il doit prendre de l'URODONAL pour modifier son terrain et éviter les complications de l'uricémie.

L'OPINION MEDICALE:

« Il faut poursuivre l'arthritisme jusque dans les racines les plus profondes qu'il plonge dans l'enfance, où toutes ses manifestations futures sont en germe. Il faut que tout arthritique veille avec un soin jaloux sur la santé future de ses enfants et leur assure, maintenant qu'il peut enfin le faire grâce à l'Urodonal, l'immunité contre tous les accidents futurs. »

Professeur LEGEROT,

Ancien professeur de Physiologie générale et comparée à l'École supérieure des sciences d'Alger.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, franco 11 fr.

Il sera remis sur toute demande la brochure Médication par la Vamianine, par le docteur de LEZINIER.

D^r es sciences, Médecin des hôpitaux municipaux de Marseille.

L'OPINION MEDICALE:

« Ce qui est absolument démontré, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

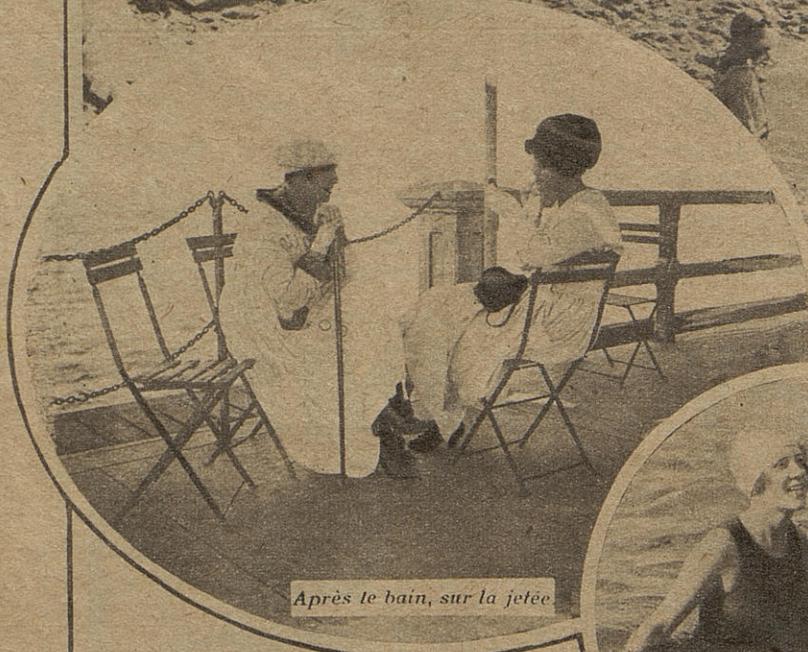
D^r RAYNAUD.

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

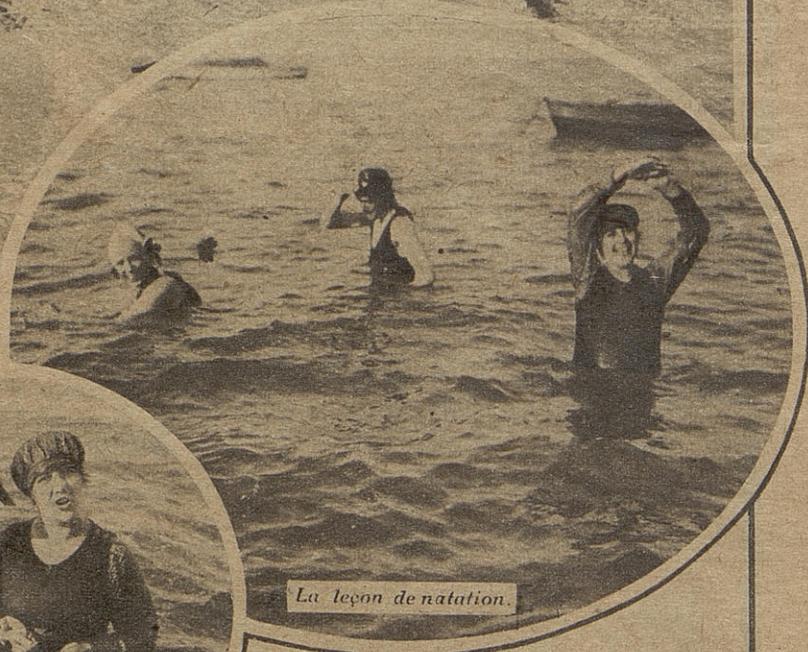




A marée haute, le coin des tentes sur la plage.



Après le bain, sur la jetée.



La leçon de natation.



Devant l'objectif.

En attendant la grande saison de Biarritz, celle d'Arcachon bat son plein. Attirés par le seul charme de la coquette plage de la cote d'Argent, par l'air de ses pins et par la beauté du bassin, les baigneurs affluent. Et jamais peut-être on n'y vit foule semblable,

ni aussi bigarrée. Aux côtés des glorieux blessés qui viennent passer en famille leur convalescence, les hardis aviateurs de Cazaux, les Canadiens d'Andernos, les Russes géants s'y pressent avec les Sammies aux larges fentes de jour en jour plus nombreux.

(50 C^{mbs})

DEMANDEZ PARTOUT

NUMERO SENSATIONNEL

DORME

le grand As disparu

Lisez, sur Dorme, les appréciations de :

M. Daniel VINCENT, sous-secrétaire d'État de l'aviation,
Comm^e DU PEUTY, chef de l'Aéronautique au G. Q. G.,
Comm^e BROCARD, ancien chef de l'Escadrille des Cigognes,

Comm^e LECLERC, commandant l'Aéronautique du C. R. P.,
Capitaine GUYNEMER, l'as des as,
Sous-Lieutenant NUNCESSER, l'as aux 30 boches,

et de dix autres notabilités de l'aviation.

Rédacteur en chef : Jacques MORTANE

La
Guerra Aérienne
illustrée

LES LETTRES DE DORME. SEIZE PAGES. 40 ILLUSTRATIONS. UN HORS-TEXTE.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

EN MARGE DE LA GUERRE



Le déménageur Cochon arrêté sous l'inculpation de désertion.

Le coureur cycliste Pelissier, vainqueur de la course Paris-Trouville.

Ellegaard, le vainqueur du prix cycliste de l'Assomption à Paris.

Le capitaine Roedel qui s'est tué en avion.

Le général Brooke, chef de la mission canadienne.

Une meule actionnée par une bicyclette.

M. Métin, le nouveau sous-secrétaire d'Etat du blocus.

A Champigny, on récompense un chien de guerre.

Le départ de la course

cycliste Paris-Trouville.

Lafourcade, le cycliste qui s'est tué en avion.

Au centre de rééducation professionnelle pour les blessés à l'École de Grignon.

M. Chaumet, ministre de la marine, avec M. Painlevé, Ministre de la Guerre.

A Champigny, M. Albert Thomas prononce un discours devant ses électeurs et couronne une rosière.

Les obsèques de Mgr Lenfant, évêque de Digne. En médaillon : Mgr Lenfant.

La dernière offensive près de Verdun : après le dénombrement, les prisonniers allemands font la corvée de soupe.

LES OPÉRATIONS SUR LES FRONTS ROUMAIN ET ITALIEN A LA DATE DU 24 AOUT



Théâtre des opérations sur le front moldave.

A l'heure où nous mettons sous presse, Mackensen, a beau multiplier ses coups de béliers sur le front moldave, les troupes roumaines solidement réorganisées par le général Berthelot résistent énergiquement. Les événements de Galicie et de Bukovine ont contraint nos vaillants alliés à rester sur la défensive alors qu'ils s'étaient préparés à une vigoureuse offensive. Il suffit qu'ils disputent pied à pied le terrain à un adversaire qui recherche toujours les victoires faciles. Pendant ce temps, sur le Carso, le général Cadorna exécute plus qu'une diversion : l'opération de grande envergure qu'il dirige a obligé les Autrichiens à mettre toutes leurs réserves en ligne et il leur a déjà fait plus de 16 000 prisonniers.